

Culture de masse et institution littéraire

André Belleau

Pour l'Hexagone

Volume 20, numéro 6 (120), novembre-décembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1978). Culture de masse et institution littéraire. *Liberté*, 20, (6), 3-6.

Tribune

Culture de masse et institution littéraire

Il est bien moins périlleux de s'en prendre à tel ou tel discours qu'à leur hiérarchie. La multitude des messages qui constituent notre environnement langagier quotidien accrédite l'impression d'une mise à plat sans perspectives, sans étagement, sans classement. C'est, on le sait bien, un leurre. Chacun des langages constitutifs du discours social a son importance relative, plus ou moins signalée d'ailleurs. Ce que la société tolère mal, c'est qu'on dévoile et conteste le principe de leur ordonnancement.

Prenons comme exemple ce qu'on pourrait appeler l'institution artistique (littérature, peinture, etc. ; elle est composée de *faits d'appareils* : éditeurs, troupes, galeries, librairies, salles, jurys, prix, divers publics, et de *faits de langage et de discours* : la critique, l'information journalistique, etc.). Au Québec, la culture de masse commercialisée est intégrée à l'institution artistique comme si cela allait de soi. Le cahier « Arts et spectacles » de *La Presse* consacre sa première page à des personnes du music-hall, Ginette Reno, André Gagnon, qui sont effectivement des *agents* de produits culturels stéréo-

typés destinés à la plus large consommation (selon les intérêts de l'industrie du disque et des commanditaires des émissions de radio et de télé). L'an passé, l'unique chronique littéraire à l'antenne du poste de télévision sportif du boulevard Dorchester était confiée à une diseuse nommée Mouffe. Un ancien professeur de philosophie de l'Université Laval, Doris Lussier, vend de la farine à la télé sous le travestissement folklorique d'un vieillard « bien de chez nous »⁽¹⁾ ; *Perspectives* (14 octobre 1978) publie un reportage où Lussier parle de la vocation et des problèmes de « l'artiste ». Il serait très aisé d'ajouter un grand nombre d'exemples dont plusieurs paraîtraient encore plus significatifs.

Nous sommes ici dans l'ordre du constat. Concédonz que les rapports entre la culture marchande de masse et l'institution artistique sont ambigus et variables. Après tout, les romans de Guy des Cars ou même d'Henri Troyat sont aussi des produits de consommation massive. Mais par ailleurs, on admettra que *Tu regardais intensément Geneviève* de Fernand Ouellette, malgré ses déterminations institutionnelles, ne semble pas aussi aisément récupérable par l'idéologie ou l'industrie culturelle que telle chanson de Vigneault dont se servent aussi bien la propagande outaouaise que la québécoise. On dira dans le cas du roman de Ouellette que sa valeur d'usage excède sa valeur d'échange, même s'il est offert en vente, acheté à tel prix, etc.⁽²⁾ D'autre part, la culture industrielle de masse peut se trouver associée à des instances de l'institution artistique sans jouer un rôle hégémonique. Si vous ouvrez le quotidien *Le Monde*, vous constatez que le dernier spectacle à l'Olympia n'a fait l'objet que de quelques très brefs paragraphes dans l'économie générale de la page musicale.

Il apparaît qu'au Québec, la culture commerciale de masse se trouve non seulement intégrée à l'institution artis-

(1) Dans un texte paru dans *Le Jour* (no 14, 6-12 mai 1977), il accusait les intellectuels québécois de trahison.

(2) Marx ne considère pas l'écrivain comme un travailleur productif. Mais ce n'est pas à Eugène Sue qu'il pense, c'est à Milton...

tique mais qu'elle est en voie de l'absorber. Les quelques cas évoqués plus haut signalent non seulement le fait même de l'intégration mais aussi la position dominante occupée, sous le couvert de l'art et de la culture, par l'industrie de la consommation culturelle. *Le Devoir* annonce la mort d'Ovila Légaré avec la manchette du jour : « Un géant de la scène disparaît ». Ni Alain Grandbois ni Pierre Mercure n'eurent droit à cet honneur. Ceux qui comme moi ont entendu jadis à la radio *Nazaire et Barnabé* peuvent témoigner de la pauvreté d'invention et de l'affligeante vulgarité de ce produit bien commandité. On a pu observer la même abondance dithyrambique lors du décès d'Olivier Guimond, sacré grand artiste génial. Il y avait vraiment de quoi noyer notre chagrin dans la « Labatt 50 ». Le poste de télévision sportif du boulevard Dorchester, dont la différence avec la chaîne 10 s'amenuise de plus en plus, participe comme il se doit à cette entreprise de mystification. Le voilà qui inaugure, le 15 octobre 1978, un nouveau « magazine culturel ». Cela fait bien dix ans qu'il n'a diffusé aucun programme sur la littérature actuelle : poésie, roman, essai, ou encore sur la peinture vivante. De quoi sera-t-il question dans la première émission ? ... Des sacs de « magazinage » (sic), des chapelières, des modistes, des cordonniers, etc. Laissons-les faire et bientôt un Jacques Brault ou un Jean-Paul Jérôme seront refoulés dans les marges de la culture, hors de la culture même...

On se rend compte que ce qui fait problème ici, c'est moins le discours de et sur la culture de masse (qui n'a pas fredonné « Neiges » ou « Gens du pays » ?) que la position hégémonique qu'il détient dans l'institution artistique et culturelle. Car si Jean-Pierre Ferland est un poète, comme on le dit dans les gazettes et les CEGEP, qu'est-ce qu'un poète ? Quel discours authentiquement poétique s'avère possible ? Devant tous ces « grands artistes » dont les produits sont fonction de la cote d'écoute, du *hit parade*, de la vente de la bière ou de l'essence, quel pourrait être un engagement artistique véritable ? Comment enfin écrire au Québec en 1978 sur le fond d'un tel discours social ? Quand on pense,

pour limiter la question, à la place beaucoup trop grande tenue ici par la chanson, ce berceement de l'enfance pour adultes satisfaits, on ne peut imaginer, en contre-partie, qu'une littérature de l'intransitivité, de la non-communication, à base de ruptures, de mauvais sentiments, de franche merde, de tout ce qui n'est pas cette sauce ready-made, électronique et caramélisée, dont la moindre bulle fait l'objet de commentaires pressés dans nos journaux sous la rubrique de la culture ou des arts.

Ce ne sont là que quelques remarques sur une question complexe. Il faudrait voir de plus près comment l'institution littéraire proprement dite tend de plus en plus à se modeler sur les ingénieurs-vendeurs de produits culturels standardisés ou préfabriqués : seraient particulièrement instructifs à cet égard non seulement les catalogues de plusieurs de nos éditeurs mais aussi les transformations récentes de certaines grandes librairies montréalaises. Mais il importerait surtout d'examiner les procédés par lesquels on entretient sciemment la confusion entre *culture de masse* et *culture populaire*, comment en fait on exploite et infantilise les Québécois en manipulant les signes de ce qui leur reste d'une culture populaire réelle. Ici les politiciens, les publicitaires et les « chansonniers » s'entendent comme larrons en foire.

ANDRÉ BELLEAU